

LA FEMME-FLEUVE

Tout le monde connaissait Koan dans ce village qui bordait le fleuve. C'était un homme qui semblait avoir ramassé tous les malheurs du monde. Orphelin, il avait perdu père et mère dans un accident de pirogue un jour où les divinités des eaux étaient en colère. Il avait grandi à l'ombre d'une grand-mère paternelle qui le haïssait parce qu'il ressemblait trop à sa mère. Elle n'avait jamais voulu de cette femme comme belle-fille, et elle pensait qu'elle était la cause du drame qui lui avait volé son fils. N'était-ce pas elle qui avait voulu, non, exigé, de faire ce voyage périlleux alors que l'orage amassait ses forces et que tout laissait prévoir le danger ? Si bien que Koan avait passé une enfance d'enfant maudit que beaucoup considéraient comme un souffre-douleur. Il n'avait jamais connu les bancs de l'école et, bien que guyanais, sa langue arrivait à peine à soulever le français. Les poux avaient donné grand bal

dans sa tête. La gale l'avait écorché. Des grattelles l'avaient martyrisé. Tous les vieux rhumes du monde avaient bouché son nez, et il souffrait encore de méchants maux de tête envoyés par on ne savait quels esprits de la forêt. La pierre du tonnerre avait foudroyé un pied de maripa⁷ sur son passage. Peut-être que, tout simplement, ses parents défunts lui faisaient payer chèrement une naissance qu'ils n'avaient pas voulue. Sa mère avait tenté de s'en débar-rasser. Les plantes de la forêt étaient là pour ça. Écorces, racines, bourgeons, accompagnés de bonnes prières, démêlaient bien des affaires ! Mais, hélas, Koan s'était accroché à la vie ! Il avait été réincarné par un bon saint protecteur. Cependant, il était venu sur terre en augmentant le lot des infirmes. Une patte folle ! Il avait une patte folle, et son marcher lui avait valu le surnom de Koan. Il avait grandi, et c'était aujourd'hui un homme de trente ans. Trente ans de déboires, de quolibets, de combats contre la mauvaiseté. Tout cela avait fait de lui un homme solitaire, hormis les moments qu'il passait

7. Palmier dont les feuilles peuvent atteindre dix mètres.
(N.d.É.)

La femme-fleuve

à travailler les troncs d'arbres pour construire des pirogues. Personne ne pouvait égaler son savoir-faire, et le résultat faisait taire bien des mauvaises langues. Une pirogue sortie des mains de Koan, c'était un monument. Il savait choisir l'arbre qu'il fallait. Il connaissait les bons quartiers de lune. Il creusait le tronc avec une finesse d'artiste. Il maniait le feu à la manière d'un ancêtre tout droit sorti d'Afrique. Respect pour Koan lorsqu'il accouchait d'une pirogue, et même le fleuve le remerciait. Certains en étaient jaloux. D'autres prétendaient que tout cela n'était pas naturel et que les esprits des forêts prenaient leur part dans cette réussite. Les gens parlaient, voltigeaient des mots. Pour Koan, c'étaient des feuilles mortes juste bonnes à laisser pourrir. Il endurait depuis si longtemps qu'il avait appris à se protéger en fermant son esprit. Les gens pouvaient dire ! Ils n'avaient pas assez de venin pour l'empoisonner.

La vie roulait. Les femmes lavaient leurs hardes. Les hommes, comme partout, jouaient à être des hommes. La forêt gonflait ses épaules, haussait la tête, chantait sa sérénade au vent, nourrissait cochons-bois, serpents, agoutis, paresseux, pakiras, biches, fourmis, vers, papillons et toutes

Ernest Pépin

sortes de créatures aux formes plus étranges les unes que les autres. Les gens ne savaient pas, mais, pour Koan, la forêt était la plus grande usine du monde. Une usine où vie et mort s'en donnaient à cœur joie sous le regard des invisibles au nombre desquels il comptait ses parents. C'était pour lui un grand livre qu'il avait appris à déchiffrer, feuille après feuille. Enfer ou paradis ? C'est selon la force du cœur.

En parlant de cœur, Koan n'avait jamais connu l'amour. Il y avait bien autour de lui des beautés en âge, mais elles ne faisaient aucun cas de lui. Qui voudrait d'un sac à malheurs dont l'esprit des forêts guidait les mains ? Qui voudrait ? Un temps, Koan avait envisagé Moimanman. Il la regardait passer, et son cœur battait comme un tambour de fête. Elle remuait son sang jusqu'à l'étourdissement. Il se mourait dans l'idée mais ne savait comment dire. Comment dire à une jeunesse qui fréquentait l'école, les boîtes de nuit de la ville, et qui déjà ne semblait plus appartenir au village ? Peut-être même qu'un Blanc lui sucrait les oreilles. Peut-être !

Elle avait un debout de lance guerrière, quelque chose de taillée dans un bois noble et noir d'un

La femme-fleuve

seul élan et qui s'élevait à une trouée de lumière bleue. Et, lorsqu'elle se déplaçait, c'était une roue libre, un huilé de poulie, un balancement de feuille dans les mains d'un vent doux. Koan le ressentait ainsi, s'imaginant la creuser en pirogue d'amour. Mais, ce qu'il aimait le plus, c'était le tomber de ses paupières sur le feu de ses yeux. Deux ailes de papillon qu'elle battait soudainement sous le coup d'une émotion. Pourtant, son visage livrait peu de son monde intérieur. Masque, eût-on cru, charroyé en terre guyanaise (ou peut-être ressuscité là !) depuis la grande traversée de la traite. Et, sous ce masque, un sang coulait, donnant à la peau des lueurs satinées et des couleurs de caïmite. Et ses lèvres buvaient l'air calmement, lâchaient, en rafale, un rire franc et donnaient aux mots une voix de crique fraîche.

Ils s'étaient rapprochés parce que l'école avait demandé à Moimanman de faire un exposé sur la construction des pirogues. Elle s'aperçut alors qu'elle baignait dans un monde qui lui semblait évident mais qu'elle ne s'était pas donné la peine de comprendre dans son en dessous et sa cohérence. Elle avait toujours vu, toujours connu,

comme on respire sans se poser de question. Elle n'avait pas cherché le sens.

Koan s'était révélé un initiateur parfait. Qu'est-ce qu'une pirogue sans le fleuve ? Qu'est-ce qu'un fleuve sans la pirogue ? Qu'est-ce qu'un homme sans le secours des esprits ? Ainsi parlait l'homme Koan. Avec lui, un arbre n'était pas un arbre. C'était une mémoire de la graine et de l'histoire des marrons⁸. Une sorte de frère totémique enfanté par le soleil, la pluie, la lune et cet amour invisible qui macère dans la terre et le cœur des ancêtres. Un arbre, c'était aussi une école qui enseignait la patience du tronc, le combat des racines, la solidarité de toutes les parties, l'amour de la lumière, la sérénité de l'ombre, la générosité à l'égard de la vie et cette langue secrète que parlent les feuilles dans la nuit. Ainsi parlait l'homme Koan ! Moimanman entra dans ce savoir avec les tâtonnements d'un aveugle. Elle comprit qu'il y avait science et science, que l'on pouvait connaître avec d'autres yeux que ceux de l'école, et surtout qu'un homme ne se résumait

8. Les Noirs marrons sont les descendants d'esclaves noirs révoltés ou enfuis des plantations avant l'abolition de l'esclavage, ou ceux d'esclaves libérés. (N.d.É.)

La femme-fleuve

pas à son apparence. Il était, pour qui voulait entrer sous sa peau, une fontaine de mots, une réserve de connaissances, et peut-être la flèche d'un rêve. Koan maniait les troncs comme une chose sacrée. Il suivait une rugosité d'un doigt respectueux, caressait une partie lisse, détectait un bourgeonnement, lisait le tracé des fourmis ou des singes, sondait le temps de l'arbre, supputait sa flottaison. Moimanman ouvrait des yeux fascinés. Elle était sur le point de lever dans son cœur une pêche d'amour pour Koan lorsque survint un événement inattendu.

- « - Enceinte ?
- Ouais, enceinte !
- Mais pour qui ?
- La poule récolte là où elle gratte ! Mais encore ?
- Aurais-tu oublié le Blanc qui suçrait son oreille ?
- Tu veux dire ?
- C'est ça même !
- Ouaye foutre !
- Jeune professeur !
- Et il aime les Négresses ?
- Il aime Moimanman !
- Tout bonnement ?
- Tout bonnement ! »

Moimanman pensa un moment à faire « couler » l'enfant. Elle consulta Koan. En dépit de sa grande douleur (douleur même !), il lui conseilla de garder son fruit. Lui-même avait trop souffert d'une pareille tentative. Sans décider de rien, ils s'écartèrent l'un de l'autre jusqu'au départ de Moimanman.

La vie n'a pas le temps pour s'arrêter de vivre. Elle passe son chemin, semant au passage feu et cendres, pleurer et rire. Le village continuait comme avant. Les femmes s'occupaient des abattis, lavaient linge, cuisaient manioc, poussaient des cris de nuit, guérissaient des blessés, soignaient la marmaille, perdaient leur sang, livraient mille combats pour durer et faire durer. Les hommes coupaient bois, brûlaient bois, sculptaient bois, mettaient bois sur le fleuve, conduisaient bois fouillé au port (pirogue oui !), cognaient bois (tambour oui !), fendaient bois de nuit (femme oui !). Bien sûr, il y avait la mort ! Bien sûr, il y avait les fêtes ! Et Koan traînait, en plus de sa patte folle, un *lenbé*⁹ d'amour sans remède. L'homme maigrissait au fur et à mesure

9. Mélancolie amoureuse. (N.d.É.)

La femme-fleuve

que le ventre de Moimanman gonflait. Tête tourmentée ne dort pas ! Il voyait défiler ses trente années sans douceur, sans considération et sans consolation. Il pleurait en cachette et faisait semblant de vivre devant son monde.

C'est alors qu'il commença à passer des heures et des heures à regarder le fleuve. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, le fleuve c'est un monument ! Il semble là, comme ça, comme une grosse couleuvre qui fait une sieste, et nul n'a jamais su ce qu'elle veut digérer. Parfois, le fleuve bande ses muscles et se prépare à charger comme un buffle outragé. L'eau tourbillonne, épelle des mots d'écume, charroie sa mémoire et secoue une colère... Mais ce n'était pas tout ça que voyait Koan. Il voyait la Guyane et son tourment d'eau, langue turbulente dans la bouche des peuples. Il voyait l'Amazonie où tant de destins s'emmêlaient sous les feuilles avec des temps multiples, étagés comme des pyramides. Il voyait les Amériques et toute la bousculade des langues dans une tour de Babel encore inachevée. Il entendait monter des souffrances amères, des solitudes austères, des cris d'aventuriers et des chants d'orpailleurs. Il remontait jusqu'à l'Afrique, dont il gardait en

réserve les dieux qui avaient protégé le marronnage. Il contait au vent la résistance des siens, toujours en guérilla, toujours en complicité avec toutes les forces de la vie, toujours vivants malgré tant et tant de déboires, de guerres, de cartes d'identité, de religions importées. Il revenait au fleuve, après ce long détour qui le laissait comme hypnotisé, pour y trouver encore le visage de Moimanman comme unealebasse sculptée par des mains sacrées.

Moimanman conduisait sa pirogue, et sa pirogue la conduisait vers son Blanc, et, à entendre bien des racontars, bien des rumeurs, bien des paroles rapportées, les années l'avaient changée. Changée même !

On disait : « Son créole roule dans sa bouche comme des cailloux pointus et le chant de sa langue natale n'a plus les sonorités d'avant. »

On disait : « Elle trouve que le tambour fait du bruit ! »

On disait : « Elle danse raide comme son Blanc ! »

On disait : « Elle veut décolorer sa peau avec l'eau de Javel ! »

On disait : « Paris habite ses rêves... »

La femme-fleuve

On disait, on disait, mais Koan ne pouvait croire à tant de coups de langue. Son cœur veillait et il parlait au fleuve.

« Papa Fleuve ! Dis-moi que ce n'est pas possible ! Un Boni reste un Boni même si la lune devient noire. Nous avons préservé tant de siècles. Nous avons charroyé tant de foi. Nous avons subi tant de refus. Nous avons fait et défait le temps. Et voici qu'aujourd'hui (à ce qu'il paraît !), l'enfant de l'homme n'est plus l'homme ! Papa Fleuve, est-ce qu'il te viendrait à l'idée de devenir bâton ? Est-ce que le caïman voudrait devenir singe ? »

Le fleuve coulait sous le soleil, allait son pas de nomade sans bagage, flairait les rives, se souvenait de ses cousins d'Afrique, aiguisait sa langue contre ses souvenirs et coupait la lumière comme un coutelas, poursuivait sa logique et son rêve de féconder une culture. Le vent sur son dos riait comme un enfant. Seules les pirogues connaissaient ses secrets et ses pluies lourdes et blanches quand le ciel se prenait d'amitié. À l'autre bout, Koan savait qu'il vomissait des boues qui brunissaient la mer.

Le fleuve ne répondait pas. Il n'avait pas de commission pour Moimanman. Il lavait son

miroir pour mieux voir son propre visage. N'avait pas de temps pour les questions des hommes ni pour les plaintes des arbres. N'avait pas envie. Moimanman était si loin ! Pourquoi en parler ? Chaque vie s'occupe de sa poussière... Mais, à voir Koan si obstiné et tellement affecté par l'affaire, il alla jeter un œil à Saint-Laurent, laissa traîner une oreille compatissante. Après tout, son métier était de rendre service !

Saint-Laurent aurait pu ressembler à une ville du bout du monde. C'était au contraire une ville-carrefour où s'entrechoquaient des peuples et des temps différents. C'était peut-être une ville-frontière, mais les fleuves ignorent les frontières. Des couleurs de peau, des couleurs de maison, des couleurs de saison bariolaient ses rues. Mais les rues sont des fleuves immobiles. Malgré leur vanité, elles tournent en rond ou se croisent à l'équerre ayant docilement épousé les commodités des humains. Tant de pieds, de motos, de voitures les sillonnent qu'elles préfèrent rendre au fleuve une part de leur fardeau.

À Saint-Laurent, les Bonis illuminant leurs ombres. Les Brésiliens braillards couleur d'or ou de piment rouge. Les Guyaniens un peu cousins,

La femme-fleuve

un peu frères, aux yeux de guerriers aux aguets. Les chercheurs d'or. Les trafiquants. Les braves gens. Les Européens en quête d'errance. Les premiers occupants amérindiens, traces menacées. Les commerçants. Les rastas. Les clochards. Secoués par une même chaleur, tous remplissent les jours de leur passion et les nuits de leur ferveur. Les femmes sont des éclats multicolores d'une vie toujours à conquérir. Femmes créoles poteau-mitan. Femmes bonies bleues comme des flammes, secrètes aussi au fond de leur légende, le regard aigu de celles qui voient le monde de l'autre bord et savent caresser un silence des yeux. Européennes au corps de sable, extasiées d'être là, enragées d'être là, affranchies par la grâce du soleil et soucieuses de s'ajouter à tous les possibles. Brésiliennes qui cherchent l'or de la vie, une faveur rose dans l'œil des hommes, et qui font peur à toutes les nuits à force d'aimer. Et toutes les autres de partout, feuilles vivantes, vaillantes assez pour endurer.

Le fleuve a vu tout ça, connaît tout ça depuis longtemps. Il entend les langues qui se frottent, étrangères ou familières, complices ou distantes, chargées de dire les racines et de troquer les

Ernest Pépin

âmes. Puis d'autres encore qui viennent de Chine, « les Chinois », dit-on avec désinvolture, sûrs de trouver dans leur commerce ce qui dépanne tout le monde. Puis d'autres encore qu'on dit violents et qu'on expulse menottes aux poings. Ils ne sont personne nulle part, ni chez eux ni ici. Ne pas oublier Haïtiens, Haïtiennes, en vague de vague comme en réserve pour l'avenir.

Le fleuve sait que le destin n'est pas ce que l'on voit des villes, que lui aussi mûrit son mot, que le pays attend son heure de pays, qu'il n'est ni l'enfer vert, ni frappé de malédiction, ni dénué de sa flèche, ni une foire aux bêtes sauvages, ni une litanie de verdure.

Alors il est reparti après avoir mené son enquête. Moimanman n'était pas ce qu'on disait. Elle n'avait rien oublié, rien renié, rien jeté. Elle s'était simplement ouverte à tout ce que la Guyane lui offrait. Elle était devenue une femme-fleuve. Guyanaise aux mille talents. Arbre debout dans sa culture et feuilles bruissantes au vent des autres.

Koan écouta ce rapport sans broncher. Il fut un temps plein de tristesse, et puis un jour il comprit tout. Une fumée légère s'était levée sous son crâne. Petite fumée. Petite.

La femme-fleuve

Moimanman avait déménagé son corps, pas sa culture. Elle déménagea encore entre les ailes d'un avion. Elle découvrit les îles et apprit que, dans le temps, les marrons y avaient construit des nids, aujourd'hui oubliés. Elle découvrit Paris et conclut que rien ne valait la cathédrale des arbres et l'autel du soleil. Elle revint de tant de lieux, tenant en main une Bible qu'elle remit à Koan. Comme il ne savait pas lire, hormis les signes du ciel, les légendes des feuilles et l'écriture humide du fleuve, il porta l'objet au Grand Man. Celui-ci lui livra le secret de ces dessins obscurs. Il est écrit, dit-il, « L'histoire des gens du fleuve. C'est sa thèse de doctorat. Nous voilà désormais immortels. »

Nul ne comprit pourquoi, à l'heure des cheveux blancs, encore belle dans son écume, une femme, professeur d'université renommée, entra sans crier gare dans la case de Koan. « J'ai fait un petit détour et me voilà ! », lui dit-elle dans leur langue commune. Comme si de rien n'était.